

SOMMAIRE DE L'HISTOIRE ALCHIMIQUE DE PARIS DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'À NOS JOURS

Paris, l'antique cité initiatique, l'hératique Bar-Isis a vus s'accomplir en son sein la majeure partie des faits célèbres de l'histoire occulte : les grands maîtres de l'ésotérisme, s'ils n'étaient nés à Paris, venaient du moins passer quelques années dans la métropole intellectuelle, et, pour ne prendre qu'une branche de l'occultisme, l'alchimie, nous allons montrer les adeptes, rayons de lumière, converger vers le foyer-Paris, d'où s'irradieront leurs disciples sur le monde entier.

La science hermétique apparaît tout à coup à Paris au XIII^e siècle; avant cette époque, l'alchimie était inconnue des nations de l'ancien monde, mais la conquête de l'Espagne par les Maures, et les croisades avaient tiré le moyen âge de sa torpeur dévotieuses : de leur contact avec les musulmans, les chrétiens avaient rapporté quelques germes de science. Les cerveaux d'élite fatigués depuis plusieurs siècles par les arguties de la scholastique et les subtilités igname de la théologie se jetèrent avec avidité sur les sciences physiques toutes de faits et d'expériences que leur léguait la brillante civilisation arabe. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer ce développement soudain de l'alchimie, des mathématiques, de l'astrologie, de la philosophie péripatéticienne et de la médecine en Europe au XIII^e siècle. Alors qu'au XII^e siècle le nom même de l'alchimie est inconnue, au XIII^e nous voyons resplendir des adeptes prestigieux : Albert le Grand, Efferari,



« Albert le Grand »

Roger Bacon, Pierre d'Apono, Christophe de Paris, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle! La plupart d'entre eux vinrent à Paris surtout vers le milieu du siècle où l'on vit en cette ville, à peu près à la même époque, Albert le Grand, Roger Bacon et saint Thomas D'Aquin. Combien de fois n'a-t-on pas évoqué cette scène grandiose : Albert le Grand entouré de ses disciples favoris, au milieu de la place Maubert, répandant à torrents sa science sur la foule recueillie des escoliers de toutes nations. On n'avait pu, dit la chronique, trouver le local assez vaste pour contenir la masse des auditeurs. C'est à Paris qu'Albert le Grand connut saint Thomas D'Aquin, qui devint son disciple et écrivit comme lui divers traités d'alchimie remarquables par leur clarté. Albert le Grand quitta Paris vers 1259 pour l'évêché de Ratisbonne que venait de lui donner le pape Alexandre IV.

Combien différent le séjour de Roger Bacon à Paris! Tandis qu'Albert le Grand vivait tranquille, bercé par la vénération de ses disciples, respecté par ses supérieurs éclairés, Roger Bacon se voyait persécuté par les Cordeliers dans l'ordre desquels il était entré en 1240 : la protection du pape Clément IV suffisait à peine à le préserver de la haine de ses confrères; un seul parmi eux, l'humble frère Jean avait écouté sa voix et était devenu son disciple.

Clément IV étant venu à mourir, Roger Bacon fut accusé de magie, de sortilèges, jeté en prison dans le couvent des cordeliers à Paris. En vain il envoya au nouveau Pape son *Épître sur la nullité de la magie*, le malheureux adepte passa le reste de sa vie dans un cachot; deux ans avant sa mort il fut relâché, et s'en alla mourir à Oxford en 1292!



« Roger Bacon »

A côté de ces deux maîtres, Paris vit au XIII^e siècle le moine Efferari auteur d'un traité : de *Lapide philosophorum*. Christophe de Paris, auteur de l'*Elucidarium chemicum*, que des écrivains mal avisés a attribué à N. Flamel, enfin Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de Louis IX, Vincent, esprit curieux et éclectique, s'était occupé entre autres choses d'alchimie, et il avait installé ses fourneaux à l'ancien Louvre; sa haute position à la cour d'un roi éclairé le préserva seule du triste sort de Roger Bacon.

La fin du XIII^e siècle fut marquée par le passage à Paris d'Arnauld de Villeneuve, résumant en lui la science de son siècle, il reprit dans l'Université la haute situation qu'y avait occupée Albert le Grand. C'est là que Raymond Lulle l'entendit pour la première fois et prit goût à l'alchimie en écoutant ses doctes leçons. La science rendit Arnauld suspect, ses propositions hardies l'avaient désigné à la haine des théologiens, ses opérations alchimiques lui avaient créé un prestige redoutable, n'avait-il pas changé des lingots de cuivre en or : il n'en fallait pas tant pour être jeté dans un in pace. Accusé de magie et d'hérésie. Il trouva son salut dans la fuite.

·
· ·

A partir du XIII^e siècle, l'importance alchimique de Paris ne fera que croître, suivant en cela un développement parallèle à l'alchimie elle-même. Le XIV^e siècle verra moins de grands maîtres, mais plus de praticiens, l'exemple venu de haut gagne de proche en proche, les alchimistes se multiplient. Les dernières années du XIII^e et les premières du XIV^e siècle virent plusieurs fois Raymond Lulle à Paris. C'est dans cette ville qu'il avait ouï Arnauld de Villeneuve pour la première fois, les grandes vérités hermétiques l'avaient frappé; plus tard il retrouva Arnaud à Naples, et celui-ci ayant confirmé ses théories par la pratique, R. Lulle convaincu se mit à étudier et devint bientôt un adepte à son tour. Au cours de sa vie aventureuse il passa plusieurs fois à Paris, profitant chaque fois de son séjour pour élever la voix dans l'Université et recruter des prosélytes parmi la jeunesse studieuse. Il fut écouté, car ses disciples furent bientôt assez nombreux pour organiser une sorte de société secrète hermétique ayant son centre à Paris.

La première moitié du XIV^e siècle fut illustrée par Guidon de Montanor, auteur de l'*Echelle des philosophes (Scala philosophorum)*, l'un des ouvrages les plus estimés des alchimistes, par Odomar, dont l'œuvre n'a jamais été imprimée, par Ortholain ou Orthulain, c'est-à-dire, le jardinier, dont nous avons la Pratique et surtout le commentaire sur la *Table d'Emeraude*, imprimé dans le premier volume de la Bibliothèque des philosophes. A cette

époque vivait aussi Guillaume de Paris, évêque, il a laissé une lettre peu intéressante; ce qui le signale surtout à notre attention, c'est que les alchimistes lui attribuaient plusieurs des sculptures qui ornaient le portail de Notre-Dame. Selon ceux-ci il aurait caché sous ces symboles les différentes opérations du grand œuvre, et même la composition de la matière.



Un signe bien certain de l'extension de l'alchimie, c'est la production à cette époque d'un poème alchimique : *Les Remontrances de nature à l'Alchimiste*, de Jehan de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*. L'Alchimie est désormais consacrée. Disons en passant que le *Miroir d'Alchimie*, attribué à Jehan de Meung, est de Roger Bacon, cette erreur provient d'un imprimeur ignorant et a été depuis continuée par tous les historiens hermétiques, y compris Hoeffler. La seconde moitié du XIV^e siècle nous offre moins d'alchimistes, mais la qualité compense la quantité. Nous mentionnerons simplement Jean Rupescissa (de Roquetaillade), religieux, et nous arriverons de suite à Nicolas Flamel. C'est en 1357, que Flamel fit l'acquisition du *Livre d'Abraham juif*, et qu'il commença à travailler, avec sa femme Pernelle, à la recherche du grand œuvre. Vingt années de travaux assidus ne l'avaient point lassé, et il n'avait pourtant encore rien trouvé. Désespéré, il fit un vœu à saint Jacques et partit pour le sanctuaire de Compostelle. C'est en Espagne qu'il rencontra Maître Conchas, le rabbin converti, qui devait lui donner la clef des allégories du *Livre d'Abraham*. En effet, trois ans après, en 1382, Flamel convertit le mercure en argent, et l'année suivante en or. Devenu riche, il continua à vivre modestement, les pauvres et les églises profitèrent seuls de sa richesse. Jusqu'en 1417, année de sa mort, il consacra sa vie et sa fortune à soulager les nécessiteux et à élever des monuments ayant un double but : pieux et alchimique. Deux arcades et un mausolée au charnier des Saints Innocents, un portail à Saint-Jacques-la Boucherie et à Sainte-Geneviève-des-Ardents, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, telle sont les principales fondations religieuses de Flamel, sans compter ses fondations civiles. La fortune de Flamel ne contribua pas peu à augmenter le nombre de fidèles de l'alchimie; une légende s'édifia qui alla chaque jour s'augmentant jusqu'à prendre l'envergure d'une épopée. Le *Livre des Laveures* et le *livres des figures hiéroglyphiques* devinrent célèbres et furent recherchés avidement par des souffleurs; des monuments qu'il avait élevés prirent l'importance de véritables sanctuaires dont les disciples d'Hermès venaient de fort loin interroger les hiéroglyphes bizarres.

•
• •

Flamel sert de transition entre le XIV^e et le XV^e siècle. L'alchimie tend à se répandre de plus en plus, elle pénètre intimement dans toutes les classes de la société, et, si au XV^e siècle nous aurons moins de faits à signaler, moins d'adeptes fameux à citer, il faut considérer que la Science est alors en travail d'enfantement. Ses adhérents travaillent obscurs et ardents, leur opiniâtreté triomphera de tous les obstacles, le résultat sera le splendide apothéose de l'alchimie au XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle.

Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII, a passé pour adepte aux yeux des souffleurs à cause même de ses immenses richesses, mais en l'absence de documents positifs nous nous abstenons.

Bernard le Trévisan remplit à lui seul le XV^e siècle. Comme tous ses confrères il parcourut les diverses contrées de l'ancien monde, cherchant à s'instruire auprès des adeptes étrangers. Dans ses pérégrinations, il vint à Paris et y séjourna plusieurs années : ce n'est qu'à l'âge de soixante-quinze ans qu'il trouva enfin la clef du Grand Œuvre. Il put en jouir pendant quelques années, il mourut en 1490, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

A signaler encore, à cause de sa position officielle, Walérand de Bus Robert, professeur à la faculté de médecine à Paris, dont il reste une *Epistola de lapide philosophico* manuscrite.



« Paracelse »

Cet ouvrage par lui-même est peu intéressant, on y voit seulement que l'auteur avait l'intention de fonder une société hermétique dont il aurait été le chef suprême.

•
•

Le XVI^e siècle se montrera plus fécond en maîtres; Paris, qui avait au point de vue alchimique perdu quelques peu de son importance au siècle précédent, va se relever et reprendre de nouveau la tête du mouvement hermétique. C'est le siècle de Paracelse, le promoteur d'une Renaissance ésotérique dont l'un des résultats immédiats sera l'application de l'alchimie à la médecine. Les noms fameux abondent, une pléiade brillante d'hermétistes attire à Paris des milliers d'étudiants ès sciences mystérieuses. Nous ne mentionnerons que les plus célèbres : Jacques Gohorry, connu sous les noms de Le Solitaire ou Leo Suaving, savant littérateur auquel on doit diverses éditions d'ouvrages alchimiques, Roch le Baillif, médecin d'Henri IV, ardent disciple de Paracelse, auteur du *Demostérion*, Duchesne (en latin Quercetanus) médecin d'Henri IV et paracelsiste comme le précédent, Bernard Penot, auteur abondant, qui passa toute sa vie à défendre le paracelsisme, François de Verville, vulgarisateur qui mit l'alchimie en romans, Blaise de Vigenère, esprit universel aussi savant en cabale qu'en alchimie. Nous nous arrêterons plus longtemps sur la figure originale de Denis Zachaire. Quoique né en Guyenne, il rentre dans notre cadre, parce c'est à Paris qu'il trouva le grand secret. Il y vint à deux reprises différentes. La première fois son séjour lui profita peu, il ne réussit qu'à se faire escroquer une assez grosse somme, par un grec qui se disait possesseur de la Pierre. Il resta trois ans à Paris, et s'en retourna un peu plus habile praticien, mais très à court d'argent. Il y revint quelques années après, en 1546, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; cette fois, il fut plus heureux, dédaignant la fréquentation des vulgaires souffleurs, il s'enferma chez lui, méditant les classiques, travaillant, priant Dieu, et fut enfin assez heureux pour transmuter du mercure en or, le jour de Pâques 1547. Son principal ouvrage, *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux* est intéressant parce qu'il nous donne des détails fort curieux sur la physionomie alchimique de Paris au XVI^e siècle, nous en extrairons une seule phrase montrant l'importance de la ville : « Paris, dit-il, est aujourd'hui la ville la plus fréquentée de divers opérateurs en cette science, que autre qui soit en Europe. »

Cette importance, Paris la conservera dans les siècles suivants jusqu'à la grande Révolution.

Si l'alchimie avait alors d'ardents adeptes et de fougueux défenseurs, elle comptait aussi des ennemis acharnés, parmi lesquels Riolan, doyen de la faculté de Médecine, adversaire de Libavius. Ces deux savants passèrent plusieurs années de leur vie à échanger des libelles, apologies, défenses de l'alchimie, etc. Mais tandis que Riolan, pur dialecticien, se

montrait d'une violence inouïe dans ses pamphlets, Libavius ne se départit jamais d'une politesse de bon ton, et répondit aux raisons par des faits. Un autre adversaire plus sérieux de l'alchimie fut l'illustre Bernard Palissy, cependant il ne s'avance pas trop dans ses dénégations et se contente de flétrir les sophistications des souffleurs; au contraire, les travaux des adeptes le laissent songeur, et, devant cette chaîne non interrompue de maîtres depuis le légendaire Hermès, il dut se dire : « Peut-être? » D'autres soucis le sollicitaient, son esprit chercheur appliqué à l'alchimie eût donné à l'histoire un nouveau Flamel, les circonstances en décidèrent autrement, Palissy resta l'inventeur des rustiques figulines!



.
. .

Au XVII^e siècle, l'alchimie atteint son apogée; il n'est pas de couvent, de palais, de château où il n'y ait un laboratoire hermétique. Depuis le bourgeois jusqu'à l'empereur, tout le monde souffle, seigneurs, savants, artisans, tous poursuivent avec ardeur la recherche du Grand Secret. Les princes ne dédaignent pas de travailler de leurs propres mains, ou tout au moins ils ont à leur service des alchimistes qui travaillent à leur solde. En ce siècle, Paris vit dans son sein les *Pierre Borel*, qui nous a laissé de curieux détails sur Flamel et le *Cosmopolite*, ainsi qu'une *Bibliographie alchimique* très incomplète et très inexacte, mais qui a du moins le mérite d'être une des premières; Barlet, l'auteur de la *Théotechnie ergocosmique*, Salmon, qui a édité la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Homberg et Béguin, moitié chimistes, moitié alchimiste, Homberg surtout a une physionomie originale; savant moderne, il passa toute sa vie à étudier par pur amour de la science : loin des intrigues où semblent se complaire certains savants brigueurs de places bien payées, lui se contenta du poste de chimiste de Philippe d'Orléans qui lui permettait de travailler pour lui-même. Sa foi en l'alchimie avait pour origine certain lingot d'or dont un adepte ami lui avait fait cadeau, alors qu'il se trouvait dans la gêne. Homberg mourut en 1715.

La liste des alchimistes nés à Paris, ou qui meurent en cette ville, au XVII^e siècle, serait trop longue à énumérer; nous nous contenterons de citer Gabriel de Castaigne, aumônier de Louis XIII, auteur de divers traités singuliers : de Gerzan, suivant les traces de Verville, fit des romans alchimiques; Michel Potier, auteur fécond, il ne fit que passer à Paris vendant ses secrets fort cher aux riches dupes; de Laborde et Gobineau de Montluisant, qui nous ont laissé des détails intéressants sur la signification alchimiques de Notre Dame; D'Atremont, auteur du célèbre *Tombeau de la pauvreté*, etc., etc.

La société hermétique des Rose-Croix qui se manifesta au XVII^e siècle ne contribua pas peu à l'extension de l'alchimie. Fondée, semble-t-il, par Christian Rosen-Kreutz, si toutefois l'histoire de son origine n'est pas une profonde allégorie, elle prospéra surtout en Allemagne. Les Rose-Croix, s'ils remplissaient exactement leur programme, étaient de puissants adeptes d'une science et d'un pouvoir au moins égaux à ceux des mahatmas, la prolongation de la vie humaine, la correspondance télépsychique, le magnétisme animal, le

Grand Œuvre, tels étaient les principaux secrets qu'il possédaient. La société fit afficher dans Paris deux manifestes, que Gabriel Naudé nous a conservés, où elle appelait à elle les disciples d'Hermès. Descartes lui-même ainsi qu'il nous le raconte dans son *Discours de la méthode*, fut sur le point de solliciter l'admission dans la société. La Rose-Croix s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où elle semble se relever sous une nouvelle et intelligente impulsion.



« Comte de Saint Germain »

•
•
•
Au XVIII^e siècle, l'alchimie est désormais une science bien spéciale, complètement différente de la chimie; après plusieurs siècles de luttes, définitivement constituée, elle a sa bibliographie, son histoire, ses classiques.

Dans Paris même, il existe des cours où l'on enseigne l'alchimie à côté des autres sciences physiques; il y a des librairies hermétiques où le fringant abbé, le vieil adepte, la grande dame poudrée à frimas viennent demander le dernier volume paru sur la Pierre philosophale. Une de ces librairies surtout est connue des bibliophiles occultistes, c'est la maison d'Houry; au XVIII^e et au XVII^e siècles, les d'Houry se succèdent de père en fils, monopolisant les éditions alchimiques, les trois quarts des ouvrages de ce genre imprimés à Paris sortaient de leur presses. Ce simple fait montre combien l'hermétisme florissait alors. Dans les ventes, les éditions rares étaient poussées à des prix élevés par les amateurs; ceux qui ne pouvaient se procurer certains ouvrages les copiaient: la plupart des manuscrits alchimiques de nos bibliothèques sont des copies exécutées au XVIII^e siècles.

Lenglet Dufresnoy écrit l'*Histoire de la philosophie hermétique*, Pernety et Libois marchant sur les traces de Michale Maïer expliquent les fables employées par les adeptes. Pernety surtout rendit service aux chercheurs par ses *Fables grecques et égyptiennes* et par son *Dictionnaire mytho hermétique*. Ces ouvrages eurent un grand succès, plusieurs éditions furent épuisées en peu de temps, et Pernety prit rang parmi les classiques. Sa dispute avec l'abbé Villain au sujet de N. Flamel acheva sa renommée, les disciples accoururent à lui et il put fonder une société secrète hermétique dont il transporta le siège aux environs de Montpellier. Il mourut au commencement du XVIII^e siècle dans un âge avancé. La fin du siècle fut illuminée par le séjour à Paris de trois adeptes fameux, le comte de Saint Germain, Cagliostro et Etteila; possesseurs de réels secrets, doués de pouvoirs magiques puissants, ils ne purent résister au désir d'étonner leurs contemporains et, de mages qu'ils auraient pu être, ils tombèrent au rang de magiciens. Saint Germain entremêlait ses prodiges de mystifications, et s'il savait accroître les diamants et les clarifier, d'autre part il affirmait gravement avoir connu Jésus Christ; Cagliostro prévoyait l'avenir et faisait de l'or; mais lorsque ses opérations ne réussissaient pas, quelques menues escroqueries et Lorenza remplissaient vite ses coffres. Quant à Etteila, l'ancien perruquier, il s'était occupé d'alchimie et avait même parfait une partie du Grand Œuvre; il se vit arrêté en route par son ignorance du feu secret; on pouvait voir chez lui moyennant finances les matras où la matière, ayant évolué aux premiers degrés cristallisait en arborescences splendidement colorées!

•
•

La révolution vint arrêter le développement de l'alchimie. Cette science faisait corps avec les anciennes institutions, elle mourut avec elles : quelques savants échappés à la guillotine la perpétuèrent encore dans les premières du XIX^e siècle, puis peu à peu le silence se fit, la vieille alchimie semble morte à jamais. Et cependant notre siècle compte des adeptes; Cambriel, qui possède assez les anciens auteurs pour affirmer qu'il parfera l'œuvre, ce qui lui manque ce sont les fonds pour les premières dépenses. Ne souriez pas : si Cambriel eût trouvé un capitaliste, il aurait fait de l'or, il avait bien ressuscité un ouvrier! Et sur la montagne Sainte Geneviève où il demeurait en 1840 tous vous aurait affirmé le fait. Cyliani plus heureux était parvenue au terme de l'œuvre, mais il fut prudent et continua à vivre modestement, content d'être à l'abri du besoin. Louis Lucas, admirateur des alchimistes, doit prendre place à côté d'eux en ce qu'il applique l'alchimie à la chimie pour rénover cette dernière. Tiflreau, qui vit encore, lui, par involution, part de la chimie pour arriver à l'alchimie, c'est le complémentaire de Lucas.

A côté des pratiquants, il faut signaler les savants qui considèrent l'alchimie comme une science fossile; MM. Berthelot et Ruelle après d'heureuses fouilles ramènent au jour les alchimistes grecs signalés déjà par Lenglet Dufresnoy et les auteurs allemands, étudiés depuis par Ferdinand Hoefffer, l'auteur de l'*Histoire de la Chimie*.

L. Figuier écrit un livre de vulgarisation, l'*Alchimie et les Alchimistes*, dont le principal mérite est d'être d'une lecture facile et agréable; au point de vue scientifique pur, cet ouvrage laisse fort à désirer. Les monographies des alchimistes célèbres font prime, Deicluze écrit la vie de R. Lulle, Franck celle de Paracelse, Hauréau, celle d'Arnaud de Villeneuve, Albert le Grand occupe Daunou, de Launay, Pouchet, etc.

Et pourtant l'alchimie est-elle bien aussi morte que les savants l'affirment? Dans ces dernières années, la renaissance de l'Occultisme lui a profité en raison même du rang qu'elle tient dans les sciences ésotériques, les derniers des alchimistes ont trouvé un point d'appui, un centre auquel ils pouvaient se réunir. Pour ne parler que de Paris, nous y connaissons

plusieurs alchimistes, les uns théoriciens les autres praticiens; l'un de ces derniers est parvenu à des résultats étonnants que nous ne sommes point autorisés à divulguer. La Brochure de Papus, la *Pierre philosophale*, n'est-elle pas un manifeste, un courageux défi lancé à la face de la science étroite des officiels, ils peuvent encore régner, leur jour n'est pas venu, mais il est prochain : un chimiste laborieux imbu des idées alchimiques prépare une Renaissance de la chimie par l'hermétisme, et quand, par des expériences de laboratoire rigoureusement contrôlées, il sera parvenu à étayer ses théories, Paris verra peut-être renaître l'Alchimie plus florissante que jamais.



Philophotes.